

guerre et moi, sa mère, je suis retenue au lit; il n'y a ici personne digne de te recevoir. »

La capitale avait fort exagéré notre nombre et nos prouesses. Il est vrai que notre colonne, marchant sur une seule ligne, semblait très importante et que notre terrible mitrailleuse Maxim contribuait pour une large part à notre influence; les Ouara-Soura avaient fui devant nous en nombre de lieux; le roi de Kitagouenda avait parlé en notre faveur, et combien plus toutes ces cargaisons de sel, emportées grâce à nous, et vendues à si bas prix! Mais, pour tant que la famille royale fût bien disposée pour nous, elle n'était pas persuadée que notre grosse troupe ne pût, à un moment donné, devenir un danger pour l'Ankori.

Pauvre reine mère! si elle avait pu voir quel poids m'enlevait son message, elle n'eût pas été si inquiète de la façon dont il serait reçu! Car, tout suffisamment pourvus que nous fussions de verroterie et d'étoffe pour les indigènes, nous étions fort démunis d'objets dignes des potentats que se croient les rois de l'Ankori!

On dit le pays infesté de lions et de léopards; nous n'en avons pas entendu autour du camp; mais, la première nuit de notre séjour chez Massakouma, une hyène pénétra dans notre parc et emporta une chèvre.

Une étape de quatre heures et demie et une autre de trois nous permirent d'arriver le 17 juillet à Katara, par une longue vallée sinueuse entre la chaîne du Denny, à droite, et celle de Iouanda, à gauche. Nous croisons les rus supérieurs du Roussango, qui coule au nord vers l'Edwin Arnold et s'unit à la Mpanga arrivant des monts Gordon Bennett et Mackinnon. Nous avons passé la Mpanga dans notre marche parallèle à la rive orientale de l'Albert-Édouard.

Peu d'instants après notre arrivée à Katara, deux Ouaganda chrétiens, Samuel et Zacharie, vinrent me trouver avec la permission d'Antari. Après le salut d'usage, ils me demandèrent une heure d'entretien pour une importante communication. M'attendant à des dithyrambes en l'honneur du roi Mouanga, dont tout loyal Ouaganda est fier de chanter les louanges, je renvoyai l'audience à la soirée. Avant de me quitter, ils me remirent un paquet de poudre et de capsules, perdu par quelque Manyouema, et qu'ils avaient ramassé sur leur route. Cet



acte parlait en leur faveur; je posai l'objet près de moi; en moins de dix minutes il avait été déjà subtilisé par un musulman aux doigts experts.

Le soir, Zacharie me fit le récit des faits étonnants qui, l'année précédente, s'étaient passés dans l'Ouganda. Le roi Mouanga, fils de Mtesa, avait mal tourné; les musulmans indigènes s'étaient ligués pour déposer le tyran avec les chrétiens, que là-bas ils appellent « Amasia ». Si ces derniers avaient consenti à s'allier aux prosélytes des trafiquants arabes, c'était non seulement à cause des boucheries récentes, mais parce que Mouanga caressait la pensée de se débarrasser d'eux d'un seul coup. Ayant fait porter dans une île un grand troupeau de chèvres, il avait invité les chrétiens à monter ses pirogues pour les aller prendre. Si les malheureux avaient donné dans le piège, le roi, dès leur débarquement, aurait fait disparaître les canots, et les néophytes n'eussent eu qu'à mourir de faim, une fois les chèvres mangées. Mais un page trahit le secret, et les chefs chrétiens refusèrent les présents du maître.

L'union des deux partis amena la déposition du roi malgré sa résistance et celle de quelques fidèles. Roubaga et Oulagalla, ses capitales, étant tombées entre les mains des conjurés, il ne lui resta plus qu'à fuir au plus vite. Un canot le porta au sud du lac Victoria, chez un marchand arabe, Saïd bin Saïf, *alias* Kipanda, une de mes connaissances de 1871, et fixé à Oussoukouma. Saïd ayant reçu assez mal le roi détrôné, celui-ci s'évada, demandant asile aux missionnaires français de Boukoumbi, qu'il avait précédemment expulsés de l'Ouganda avec leurs confrères des missions anglaises et entièrement dépouillés, sauf du vêtement le plus nécessaire, paraît-il. Les Français s'étaient établis à Boukoumbi, les Anglais à Makolo, dans l'Ous-sambiro, à la pointe méridionale du lac.

Après la fuite de Mouanga, les musulmans et prosélytes chrétiens élurent pour roi son frère Kioueoua. Les affaires marchèrent assez bien pendant quelque temps; mais on sut bientôt que les sectateurs de l'Islam cherchaient à perdre les chrétiens dans l'esprit du monarque, prétendant qu'en imitation des choses d'Angleterre, ils songeaient à couronner une fille de Mtesa. Le roi se tourna donc du côté des musulmans. Mais ceux-ci, comme preuve de sa conversion définitive, exigeaient

qu'il se fit circoncire. Le roi affectant de ne pas en comprendre la nécessité, il fut résolu d'y arriver par la force: douze *ouatongoli* (colonels) furent désignés pour l'opération, parmi lesquels mon compère Sabadou, à qui je dois tant de traditions sur l'histoire de l'Ouganda. Le roi, instruit de ce dessein, remplit sa demeure de gens armés qui tuèrent les conjurés, au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Mais l'alarme fut donnée, la maison assiégée, Kioueoua saisi et mis à mort.

Les rebelles élurent alors Karéma, le frère des deux derniers rois actuellement souverain de l'Ouganda.

Pendant quelque temps les chrétiens se maintinrent assez bien; plusieurs combats avec les troupes de Karéma leur avaient été favorables; mais, à la quatrième bataille, ils furent battus à plate couture, et les survivants s'enfuirent chez Antari, roi de l'Ankori, qui, pensait-on, ne dédaignerait pas leur appoint dans ses différends avec Mpororo et le Rouanda. Ils étaient en ce moment près de 2 500 dans la capitale de l'Ankori et 2 000 environ cantonnés dans l'Ouddou.

Sur ces entrefaites, ayant appris que Mouanga s'était fait baptiser par les missionnaires français, ses hôtes de Boukoumbi, les chrétiens lui offrirent leur soumission, et le nouveau converti vint les visiter à Ouddou, en compagnie d'un négociant anglais nommé Stokes. Mais, assez avisé pour reconnaître que ses forces ne suffiraient pas pour récupérer le trône, Mouanga prit possession d'une île située près de la baie de Murchison. Il y était encore, avec 250 fusils et toutes les embarcations de l'Ouganda, au nombre de plusieurs centaines, pendant que Stokes s'en allait à Zanzibar pour troquer, dit-on, son ivoire contre des carabines et des munitions. Donc, à ce moment, la terre ferme appartenait à Karéma; les îles et la flotte reconnaissaient Mouanga pour leur chef.

Mes interlocuteurs m'apprirent qu'ayant entendu parler de l'arrivée d'hommes blancs durant leur séjour chez Antari, leurs compatriotes les avaient députés vers nous pour solliciter notre appui en faveur de Mouanga et de ses revendications.

Que faire? Certes la triste réputation de Mouanga, ses excès, ses débauches, ses barbares exécutions des chrétiens, sa responsabilité dans l'assassinat de l'évêque Hannington et de ses



soixante infortunés Zanzibari — car c'était bien lui qui avait poussé Louba, de l'Oussoga — ne me prévenaient guère en sa faveur. L'histoire racontée par Samuel et par Zacharie était assez claire, et même vraie peut-être, bien qu'il y eût de fortes raisons pour n'ajouter qu'une foi très modérée au repentir de Mouanga et aux révélations des prosélytes. Je connaissais trop bien la duplicité des Ouaganda et leur remarquable talent de dissimulation pour me précipiter tête baissée dans l'aventure. Eussé-je été disposé à me rendre aux vœux des chrétiens, mon devoir envers le Pacha, son ami Casati et ses Égyptiens, que j'avais promis d'escorter jusqu'à la mer, me défendait même d'y penser.

Mais il n'est pas facile d'expliquer à ces indigènes pourquoi leurs désirs ne peuvent être toujours satisfaits; et, si le caractère des Ouaganda de 1889 ressemble à ce que j'en savais de 1876, ils étaient bien capables d'intriguer avec Antari pour arrêter notre marche vers l'est. Les lecteurs des chapitres consacrés aux Ouaganda dans le *Continent Mystérieux* seront de mon avis. Je répondis donc à mes visiteurs que je réfléchirais à la proposition; je leur donnerais une réponse en arrivant près du Nil Alexandra, où j'aurais à trouver des vivres suffisants pour ceux qu'il me faudrait laisser derrière moi si je me rendais à leurs vœux. En attendant, ils feraient bien de rentrer dans l'Ouganda pour savoir au juste où en était présentement Mouanga et me procurer des nouvelles de M. Stokes.

Un officier égyptien, Mohammed Kher, mourut à Katara. Abdoul Ouahid Effendi avait voulu rester à Kitega. A quelque distance de ce village, Ibrahim Telbass et ses hommes disparurent dans les hautes herbes. Sans doute ils sont retournés à Kitega, près de leur compatriote malade.

Nos gens étaient maintenant à peu près guéris des fièvres qui nous avaient tant affaiblis. Toutefois le Pacha, le capitaine Casati, le lieutenant Stairs et M. Jephson étaient encore souffrants. Nous avons couché la nuit précédente à 1 750 mètres au-dessus de la mer; la longue chaîne de Denny est de 170 mètres plus élevée, soit à 1 925 mètres, et, au matin, j'observai sur le sol une épaisse gelée blanche. Je découvris pendant notre marche quelques mûres sauvages, fruit que je n'avais pas vu depuis deux décades.

Trois jours après notre entrée dans la vallée qui remonte

entre le Iouanda et le Denny, nous atteignons le col pour descendre ensuite dans le bassin du Rouizi.

L'atmosphère brumeuse de la région s'était graduellement éclaircie; nous voyions maintenant à 8 kilomètres en avant et pouvions suivre du regard les contours du plateau pastoral d'Ankori. Il n'était certes pas dans ses bons moments. La saison sèche durait depuis deux mois et l'herbe couvrant la chaîne montueuse, les pentes escarpées, les collines et la plaine attendait l'incendie. Mais les troupeaux étaient nombreux, gras comme bêtes de concours. Nous avons compté plus de 4 000 bovins de l'espèce à longues cornes, dans la vallée entre les chaînes du Denny et du Iouanda. Le bassin du Rouizi, où nous venions d'entrer, au cœur même de l'Ankori, semblait en posséder encore davantage.

Nous campons le 11 à Ouamaganga. Ses habitants, bergers ouatoussi et agriculteurs ouanyankori, sont les représentants des deux classes entre lesquelles se partagent les peuples de l'Ankori et toutes les tribus des régions pastorales, depuis les prairies de l'Itouri jusqu'à l'Ounyanyembé, et des rives occidentales du lac Victoria jusqu'au Tanganyka. Les femmes ouatoussi portent au cou des torques avec clochettes en cuivre, et aux chevilles, des anneaux de fer ornés aussi de sonnettes en fer. Ils parlent le langage de l'Ounyoré, avec une petite différence de dialecte et leur vocabulaire contient un mot expressif, fréquemment employé pour marquer la reconnaissance, celui de *kassingui*.

Nous perdîmes dans ce village un homme, très aimé de tous, dont la maladie finit en paralysie, et un Nubien qui disparut dans les herbes.

Le 12, nous longeons le Rouizi, et après une heure et demie de marche il nous faut traverser cette rivière, changée maintenant en un marais large d'un kilomètre et demi et recouvert d'une jungle de frissonnants papyrus. Notre troupeau de bêtes à cornes diminua de vingt-quatre têtes dans ce terrible passage. Une heure plus loin, nous faisons halte à l'établissement de Kassari.

La mère du roi nous envoie ici quatre bovins; le roi ajoute au présent trois autres bœufs et une magnifique défense d'éléphant; il me fait amicalement demander l'échange du sang. Au nombre de ses messagers est un prince d'Oussongora, fils du



roi Nyika, spécimen remarquablement pur de l'ancien type éthiopien. Ces ambassadeurs ont mission de nous escorter et de nous procurer le nécessaire jusqu'au Nil Alexandra.

Bien qu'il soit économique de voyager aux frais d'un puissant monarque africain, la chose a pourtant ses désavantages. Soumis à la taxe forcée, les contribuables s'aigrissent; ils se vengent en nous accablant de plaintes, souvent chimériques. De leur côté, nos gens, enhardis par le privilège, demandent plus qu'ils ne méritent ou que ne le permet la stricte équité. Ici ils s'emparaient des vases où les Ouanyankori gardent le lait et y buvaient à même. Or ce peuple regarde comme une grave offense qu'une personne habituée à faire cuire ses aliments touche une de leurs Calebasses ou y pose ses lèvres; car cela cause la mort du troupeau et cent autres malheurs. Certains de nos hommes furent accusés de ces crimes énormes, et les bergers, aussi litigieux que les Somali d'Aden, vinrent, blancs de colère, m'apporter leurs récriminations. Il ne fut pas facile de prononcer mon jugement et de calmer les susceptibilités blessées par d'aussi scandaleuses pratiques.

Nous entrons le 14 à Nyamatosso, établissement vaste et prospère, situé à la base septentrionale de la chaîne du Rouampara, où, vu l'abondance des bananes dans le voisinage, ordre fut donné de préparer pour sept jours de farine.

Le Mpororo, qui s'étend au S.-S.-O., fut, il y a quelques années, envahi par les Antari et soumis au tribut après plusieurs combats acharnés. Une ligne tirée vers l'O.-S.-O. nous sépare du Rouanda, gouverné par le roi Kiguéri. Voilà tout ce que nous pouvons glaner d'informations sur ce pays, sauf qu'il égale en superficie la contrée qui va de Nyamatosso à Kafourro. Sa population, nombreuse et guerrière, ne permet, sous aucun prétexte, l'entrée des étrangers, ni même leur sortie.

Un de nos officiers, affaibli par plusieurs accès de fièvre, se mit ce jour-là fort en colère contre les Ouanyankori. Si je rapporte cet incident, c'est pour montrer sous quels différents aspects les hommes voient les choses et comment un fait sans importance peut engendrer des préjugés contre toute une race. « Vous savez, me dit notre camarade, si le soleil tapait hier! La chaleur, la longue route, la fièvre, bref, j'avais une telle soif que j'eusse donné tout au monde pour une goutte d'eau fraîche.

En entrant au village, j'avise un homme qui nous regardait insolemment du seuil de sa cabane et je lui demande un peu d'eau. Croyez-vous qu'il en alla chercher? Du bout de sa lance, il pointa vers la boue noire du marais comme pour dire: « En voilà! tire-toi d'affaire tout seul ». Comment pouvez-vous appeler des gens pareils une belle race? D'où vous est venue cette idée? Est-ce bien de nous refuser à boire? Et si celui-ci avait ce qu'il mérite, ... n'en parlons plus!

— Mon bon ami, répondis-je, un peu de patience et je vous montrerai cet homme sous un jour différent. Avez-vous perdu votre miroir de poche? Voici le mien; vous y verrez un visage pas gracieux du tout, hérissé de poils, hâve, en lame de couteau, une maigre copie de Guillaume de la Marck à barbe embroussaillée et à demi mort d'inanition et de fatigue. Vos yeux sont maintenant tout petits, ils ont perdu leur éclat et leur vie. Votre corps décharné n'est couvert que de loques. A Londres, vous étiez charmant; vous en eussiez remontré au bel Adonis. Hélas! excusez-moi, aucun de nous n'est séduisant pour le quart d'heure, mais vous, quand la mauvaise humeur vous tient...! L'indigène voit venir à lui cet individu à l'air si peu engageant. Comment lui avez-vous parlé? Lui avez-vous adressé un de ces gracieux sourires qui arrêteraient un buffle furieux? J'en doute: vous étiez fatigué, fiévreux, altéré, vous lui avez dit impérieusement: « Donne-moi à boire », et votre geste ajoutait: « et plus vite que ça, ou bien...! » Et pourquoi, je vous le demande, lui, un homme libre, aurait-il obéi à votre injonction? Il ne vous connaissait ni d'Ève ni d'Adam, et votre mine ne lui inspirait probablement pas le désir de cultiver de plus près votre connaissance. Allez-vous donc faire chorus avec la clique d'explorateurs qui ne trouvent rien de bon en Afrique et chez les Africains? Pour votre confusion, laissez-moi vous dire ce qui est arrivé à un de vos amis personnels. L'homme dont il m'a parlé est le frère ou le cousin ou le voisin de celui qui a encouru votre déplaisir.

« Notre ami avait un fort accès de fièvre. Il fut pris de vertige, chancela et tomba dans l'herbe sur le bord du chemin. Le commandant de l'arrière-garde ne le vit pas; il passa, se doutant peu qu'un camarade était là, couché sans connaissance et presque sans vie. Là-dessus, arrive un guerrier indigène armé de sa lance et de ses flèches; il distingue quelque chose